

C. La conscience, le moi et le monde

1. Le moi n'est pas directement connu (Pascal, Hume)

Blaise Pascal (1623-1662), dans un beau texte (comme toujours), met en doute notre capacité de connaître le moi :



Qu'est-ce que le moi ?

Un homme qui se met à la fenêtre pour voir les passants, si je passe par là, puis-je dire qu'il s'est mis là pour me voir ? Non ; car il ne pense pas à moi en particulier. Mais celui qui aime quelqu'un à cause de sa beauté, l'aime-t-il ? Non : car la petite vérole, qui tuera la beauté sans tuer la personne, fera qu'il ne l'aimera plus.

Et si on m'aime pour mon jugement, pour ma mémoire, m'aime-t-on, moi ? Non, car je puis perdre ces qualités sans me perdre moi-même. Où est donc ce moi, s'il n'est ni dans le corps, ni dans l'âme ? et comment aimer le corps ou l'âme, sinon pour ces qualités, qui ne sont point ce qui fait le moi, puisqu'elles sont périssables ? car aimerait-on la substance de l'âme d'une personne abstraitement, et quelques qualités qui y fussent ? Cela ne se peut, et serait injuste. On n'aime donc jamais personne, mais seulement des qualités.

Qu'on ne se moque donc plus de ceux qui se font honorer pour des charges et des offices, car on n'aime personne que pour des qualités empruntées.

Blaise Pascal, *Pensées*, 1670, § 323

De manière convergente, David Hume (1711-1776), philosophe empiriste¹¹ anglais, affirme que nous n'avons pas d'idée ou de sentiment du moi. Il faut savoir que pour Hume, toutes nos idées viennent de l'expérience, donc de la sensation (perception d'objets externes : arbre, etc.) ou de la réflexion (perception d'états internes : émotions, etc.) :

Toute idée réelle doit provenir d'une impression particulière. Mais le moi, ou la personne, ce n'est pas une impression particulière, mais ce à quoi nos diverses idées et impressions sont censées se rapporter. Si une impression donne naissance à l'idée du moi, cette impression doit nécessairement demeurer la même, invariablement, pendant toute la durée de notre vie, puisque c'est ainsi que le moi est supposé exister. Mais il n'y a pas d'impression constante et invariable. La douleur et le plaisir, le chagrin et la joie, les passions et les sensations se succèdent et n'existent jamais toutes en même temps. Ce ne peut donc pas être d'une de ces impressions, ni de toute autre, que provient l'idée du moi et, en conséquence, il n'y a pas une telle idée.

David Hume, *Traité de la nature humaine* (1739), I, 4, 6¹²

2. La conscience doit s'extérioriser dans le monde pour se comprendre (Hegel)

Ce problème peut être résolu en acceptant l'idée qu'il n'y a pas de conscience directe de soi, mais que la conscience a besoin, pour prendre conscience d'elle-même, de s'extérioriser d'abord dans le monde en produisant des œuvres concrètes.

De fait, toute production humaine est d'une certaine manière l'extériorisation de l'intériorité, donc de la conscience, humaine, et Friedrich Hegel (1770-1831) n'aura pas de mal à montrer que l'ensemble de l'histoire de l'humanité peut être comprise comme l'extériorisation de la conscience humaine. La conscience humaine s'extériorise dans la religion, dans l'art, et même dans la science, qui ordonne les choses selon la raison humaine. On la trouvera également dans l'Etat et les lois, qui sont l'expression de l'idéal de paix et de justice qui est en l'homme. Chaque production culturelle peut être interprétée comme le reflet de l'homme, de ses soucis, de sa conscience, de son être intime. C'est évident pour les œuvres artistiques, qui à chaque époque ont toujours exprimé les préoccupations des hommes. Mais on pourrait voir le même processus dans toute production humaine. Une rampe d'escalier, par exemple, exprime la fragilité humaine.

¹¹ Les empiristes pensent que toute notre connaissance vient de l'expérience. Ils sont souvent anglais !

¹² Vous avez une version plus complète de ce passage dans votre manuel, p. 29.

L'idée de Hegel selon laquelle la conscience doit d'abord s'extérioriser pour prendre conscience d'elle-même peut sembler étonnante. Mais on en trouvera de multiples illustrations. Le cas le plus évident est le désir de reconnaissance : il s'agit alors, pour la conscience, de se prouver à elle-même son existence et sa valeur en se faisant reconnaître par autrui, s'il le faut au prix d'un conflit. De même, imaginez que vous êtes convaincus que vous avez tel ou tel talent. Pourrez-vous en rester convaincus ainsi, abstraitement ? N'aurez-vous pas besoin, au contraire, de l'extérioriser dans des œuvres afin de prouver aux autres et à vous-mêmes que vous détenez bien ce talent ? Il en va de même, selon Hegel, pour la conscience dans son ensemble.

Cette conscience de soi, l'homme l'acquiert de deux manières : Primo, *théoriquement*, parce qu'il doit se pencher sur lui-même pour prendre conscience de tous les mouvements, repris et penchants du cœur humain et d'une façon générale se contempler, se représenter ce que la pensée peut lui assigner comme essence, enfin se reconnaître exclusivement aussi bien dans ce qu'il tire de son propre fond que dans les données qu'il reçoit de l'extérieur. Deuxièmement, l'homme se constitue pour soi par son activité *pratique*, parce qu'il est poussé à se trouver lui-même, à se reconnaître exclusivement aussi bien dans ce qui lui est donné immédiatement, dans ce qui s'offre à lui extérieurement. Il y parvient en changeant les choses extérieures, qu'il marque du sceau de son intériorité et dans lesquelles il ne retrouve que ses propres déterminations. L'homme agit ainsi, de par sa liberté de sujet, pour ôter au monde extérieur son caractère farouchement étranger et pour ne jouir des choses que parce qu'il y retrouve une forme extérieure de sa propre réalité. Ce besoin de modifier les choses extérieures est déjà inscrit dans les premiers penchants de l'enfant ; le petit garçon qui jette des pierres dans le torrent et admire les ronds qui se forment dans l'eau, admire en fait une œuvre où il bénéficie du spectacle de sa propre activité. Ce besoin revêt des formes multiples, jusqu'à ce qu'il arrive à cette manière de se manifester soi-même dans les choses extérieures, que l'on trouve dans l'œuvre artistique.

Hegel, *Esthétique* (1820-1829), « Introduction »¹³

Quelques exemples pour illustrer cette idée

C'est en rédigeant votre dissertation que vous prenez conscience de ce que vous pensez sur telle ou telle question philosophique. (Mais on pourrait aussi dire, pour critiquer ce point de vue, que vous n'en pensiez rien avant de rédiger la dissertation, que vous n'avez pas découvert votre point de vue mais que vous l'avez inventé, créé.) C'est souvent dans la conversation qu'on découvre ce qu'on pense sur tel ou tel sujet.

Parfois nos sentiments sont tout à fait obscurs, y compris à nous-mêmes, et on ne sait pas si on aime vraiment, si on a peur, si on est lâche, etc. Il faut s'éprouver pour le savoir, il faut essayer, attendre de voir comment on réagit dans des circonstances critiques. Ainsi, dans *A bout de souffle* (1959), le célèbre film de Jean-Luc Godard emblématique de la Nouvelle vague, Patricia (jouée par Jean Seberg) ne sait pas si elle aime Michel (joué par Belmondo). Elle a besoin d'observer son propre comportement pour savoir si elle l'aime : « Puisque je suis méchante avec toi, c'est la preuve que je ne suis pas amoureuse de toi », lui dit-elle, comme pour se convaincre elle-même.

 **Fomesoutra.com**
sa sœur
Docs à portée de main

Être et temps : petite conclusion et ouverture

Plus généralement, chaque chose ne peut se manifester que dans un processus, c'est-à-dire dans le temps. Chaque chose est un disque. Le disque a une certaine structure physique (sillons, etc.), qui, dans une interaction adéquate (avec un lecteur approprié), produira un flux temporel de notes : une musique. La musique révèle la structure physique du disque. L'événement révèle la *structure*. Le *processus* révèle la *chose*. Le *phénomène* révèle l'*objet*. Le *temps* révèle l'*espace*. Le *temps* révèle l'*être*.

¹³ Vous avez une version plus complète de ce texte dans votre manuel, p. 31-32.

Toute chose est un disque, c'est-à-dire un corps qui a besoin d'intervenir dans un processus pour s'exprimer, se manifester, se dévoiler. Un homme est un corps où résident, à l'état latent et inconscient, un entrelacs complexe de sentiments et d'idées, c'est-à-dire une personnalité. Tout ceci a besoin, pour apparaître, de s'extérioriser dans des phénomènes temporels. Le génie artistique dans la création, la force dans le combat, le courage dans le danger, la pensée dans la conversation, l'amour dans la relation, etc. A ce niveau de généralité, on s'écarte un peu du sujet. Et la critique fondamentale reste la même : la « chose » (sentiment, idée) existe-t-elle avant de s'exprimer, de s'extérioriser dans le monde ?



3. La conscience se constitue dans le rapport à autrui (Hegel, Sartre, Goffmann)

L'idée que la conscience a besoin de s'extérioriser dans le monde pour se comprendre elle-même est particulièrement facile à défendre dans le cas du rapport à autrui.

Hegel, le premier, a élaboré toute une théorie de la reconnaissance. Selon Hegel, chaque conscience individuelle cherche fondamentalement à être reconnue par les autres. Ce que l'homme désire fondamentalement, c'est le désir de l'autre, c'est-à-dire être désiré, donc reconnu comme une valeur, par l'autre¹⁴.

Cette idée est reprise et développée par Jean-Paul Sartre qui, avec l'analyse précise du phénomène de la honte, montre combien le regard de l'autre nous fait prendre conscience de nous-mêmes. Quand je prends conscience que l'autre me regarde, je me vois soudain comme un objet pour un autre sujet. Je me vois moi-même de l'extérieur, car j'ai conscience qu'on me regarde de l'extérieur. C'est alors seulement que je prends pleinement conscience de moi-même. La honte est, selon Sartre, la preuve de cette prise de conscience, car c'est un sentiment qui peut être déclenché par le regard d'autrui sur moi. Par exemple, je regarde à travers une serrure. Je sais bien, quelque part en moi, qu'il ne faudrait pas le faire, mais j'oublie momentanément cet interdit. Soudain, quelqu'un est là dans le couloir : la honte me saisit. Je prends soudain conscience de mon acte. Il a fallu le regard de l'autre pour que je prenne conscience de moi-même.

Plus généralement, l'ensemble de notre vie sociale est régie par une sorte de « mauvaise foi » par laquelle on nie notre liberté fondamentale en jouant des rôles. Le garçon de café n'est pas un garçon de café : c'est un homme qui a choisi temporairement le métier de garçon de café. Et pourtant il se prend au jeu, il joue son rôle avec un « esprit de sérieux ». Il fait comme s'il *était*, fondamentalement, essentiellement, naturellement, un garçon de café. A partir de cette analyse, Sartre montre que notre vie sociale ressemble à un jeu de rôle. Ainsi notre comportement et même notre conscience est fondamentalement déterminé par le rapport à autrui.

Cette analyse a été développée par le sociologue américain Erving Goffmann, qui montre, dans *La mise en scène de la vie quotidienne*, que toute notre vie sociale consiste en de telles prises d'attitudes face à autrui et aux attentes d'autrui. Nous passons notre vie à jouer des rôles : le rôle d'enfant, d'élève, de prof, d'amant, etc. Depuis notre première enfance, les autres nous renvoient une image de nous-mêmes sous forme de jugements, de compliments, de critiques, etc. C'est à partir de ce miroir social que nous définissons ce que nous sommes et que nous déterminons ce que nous pouvons être, c'est-à-dire dans quels rôles nous pourrions être crédibles, faire illusion.

On peut aller plus loin et montrer que mon monde lui-même est structuré par autrui. Ainsi, je ne perçois les choses autour de moi qu'en imaginant de multiples points de vue possibles sur ces choses. Robinson¹⁵, dans son île, cesse peu à peu d'imaginer ces « autrui » fictifs placés un peu partout sur l'île, et c'est ainsi qu'il se rend compte, négativement, du rôle que jouaient ces artifices dans sa conception « normale » du monde.

¹⁴ Cf. cours sur le désir, III, C.

¹⁵ En tout cas dans la version de Michel Tournier.

Même le cogito de Descartes, qui semblait si personnel, peut être critiqué de ce point de vue. On peut montrer que le cogito suppose autrui. C'est en tout cas la thèse du linguiste du XX^e siècle Emile Benveniste, qui montre que le cogito suppose le langage, et que le langage suppose autrui. Donc, affirme-t-il, le cogito suppose autrui. Pour pouvoir dire *Je*, il faut pouvoir dire *tu*, car le mot *Je* n'a de sens que dans le dialogue avec un autre.



Conclusion

Je crois que toutes ces analyses sur la constitution de la conscience à travers le rapport à autrui ne vous semblent pas très convaincantes. Il est toutefois clair que le rapport à autrui nous structure de part en part, car l'homme est un animal social, qui ne vit que par et pour les autres. En ce sens il faut sortir d'un individualisme naïf. Cela dit, si on en reste à cette généralité on peut affirmer que l'homme, concrètement, sera déterminé en grande partie par autrui, et donc que sa conscience le sera aussi. Reconnaissons aussi que la conscience est quelque chose qui se construit : il n'y a pas de pure conscience. Mais les thèses plus précises et subtiles, comme celles de Benveniste et Tournier, sont contestables.